

Note sur la construction du château de Montgobert

Ma grand'mère maternelle descendant en ligne directe d'Antoine-Pierre Desplasse qui fit construire le château de Montgobert, il se trouve que dans les archives de famille nous possédons les mémoires manuscrits de sa fille Anne-Henriette. Celle-ci évoque entre autres ses souvenirs de jeunesse et parmi ceux-ci la construction de l'actuel château de Montgobert entreprise par son père. Ce sont ces souvenirs que nous nous proposons de rapporter ici, pour la plupart tels qu'ils ont été rédigés par Anne-Henriette Desplasse elle-même.

*
**

Antoine-Pierre Desplasse, né à Paris le 19 avril 1722, n'avait encore que seize ans quand son père, qui était notaire à Paris, mourut prématurément ; après le décès de sa mère quelques années plus tard, il se trouva chef de famille à vingt-deux ans, ayant la charge morale de cinq frères et sœurs, des biens importants à gérer et un nom à maintenir : il accomplit fort bien ces différentes tâches.

Comme son père il se dirigea vers la carrière juridique et en 1748 acquit une étude de notaire au Châtelet et acheta une charge de conseiller du roi. Il épousa Mademoiselle Lempereur, 3^e enfant de Jean-Denis Lempereur, échevin de la ville de Paris, ce grand amateur d'art qui possédait une des collections particulières les plus importantes de l'époque et les plus justement célèbres. Devenu veuf très rapidement il se remaria en 1762 avec Elisabeth Desprez et leur deuxième enfant fut précisément Anne-Henriette à qui nous devons les précieux mémoires.

Ces mémoires sont rédigés sous le titre de « Mémoires de Madame Lempereur » parce qu'Anne-Henriette Desplasse épousa Jean-Baptiste Lempereur, le petit-fils de Jean-Denis Lempereur, avec lequel elle n'avait aucune parenté mais qui était le neveu de la première femme de son père.

Parmi les biens d'Antoine-Pierre Desplasse mentionnés au contrat de son mariage avec Elisabeth Desprez figurent « les terres et seigneuries de Montgobert et Soucy, acquises peu de temps avant au comte de Joyeuse » pour la somme de 90.000 livres. Sa fille Anne-Henriette dans ses mémoires nous renseigne aussi sur cette propriété : « Mon père acheta une « magnifique terre dans le Valois, située entre Villers-Cotterêts « et Soissons, sur la lisière de la forêt. Il restait encore sur « pied une partie d'un vieux château, ayant appartenu aux « comtes de Joyeuse, qui se trouvait à une demi-lieue de

« Cœuvres, résidence de la Belle Gabrielle qu'Henri IV venait souvent visiter.

« Mon père ne garda à titre de souvenir de cette époque que la statue en bronze du Duc de Joyeuse, à genoux et priant. Il fit raser ce vieux manoir et fit élever un superbe château moderne, entouré de jardins, de cours immenses, de basses-cours et d'une ferme magnifique.

« Cette terre réunissait deux paroisses : Montgobert et Soucy ; il en relevait dix-sept fiefs ; elle était d'un rapport considérable en blé, ce qui nécessitait des plaines dépouillées de tout abri, d'un aspect brûlant et uniforme.

« Le château était placé sur le haut de la montagne ; un vallon profond, étroit, fixait seul la vue ; l'ensemble imposant de ce séjour n'inspirait que des idées mélancoliques dont le souvenir me serrait le cœur.

« Plusieurs années s'écoulèrent, employées par mes parents à construire leur riche demeure, et à fortifier nos santés par l'exercice et un air salubre. Ma mère, au comble de la joie, s'y établit toute la belle saison pour y surveiller les ouvriers ; elle se fit architecte et passa les plus douces années de sa vie au milieu des manœuvres, grimant vingt fois par jour au plus haut des échelles avec une de nous entre les jambes, n'ayant aucune idée du danger et tellement protégée par la Providence, que nous ne reçûmes aucune égratignure. Mais il n'en était pas de même de ce nombreux essaim d'individus occupés à construire ; de fréquents accidents les mettaient en péril ; ma mère bienveillante de goût et de cœur, sans exaltation de sensibilité, conçut le projet d'être utile à ces malheureux.

« Elle s'entoura de livres de chirurgie, établit un cabinet de pharmacie et opéra de très belles cures ; elle s'enhardit par le succès et rendit de grands services. Je me rappelle que toute petite encore, on vint l'avertir près de moi, qu'une pierre en tombant, avait fracassé la tête d'un maçon ; ne trouvant en cet instant personne pour la seconder, elle déposa dans mon tablier ce qui lui était nécessaire, et me prenant par la main, elle courut au lieu indiqué. J'aperçus un homme d'une pâleur mortelle, soutenu par deux camarades, avec une large blessure au front, dont le sang jaillissait ; de sourds gémissements s'échappaient de sa poitrine. Ma mère, tout occupée du soin de le sauver, ne paraissait pas effrayée, mais je n'eus pas le même courage ; je pâlis, mes jambes tremblèrent et me refusèrent le pouvoir d'approcher. Ma mère, du ton le plus sévère, me dit : « Ne voyez-vous pas qu'il souffre, qu'il a besoin de nous ; venez, rassurez votre main et donnez-moi cette charpie ». J'obéis, et malgré la souffrance que j'éprouvais, je ne montrai aucune faiblesse ».

Antoine-Pierre Desplasse habitait Paris où il partageait son temps entre les devoirs nombreux de ses charges et ses

obligations mondaines ; mais il séjournait longuement aussi sur ses terres estimant que c'est en restant sur place avec ses « redevanciers » et en résidant le plus possible à Montgobert, qu'il accomplirait le mieux ses devoirs de seigneur terrien. Les mémoires de Madame L'empereur rapportent maints épisodes sur cette vie à Montgobert dont le plus intéressant est sans doute le récit d'une fête champêtre : « A l'approche « de l'été nous fûmes engagés par nos parents d'aller assister « à une fête qu'ils donnaient à Montgobert à tous les chevaliers de l'arc du département (sic). Des tables immenses « étaient dressées dans la cour pour le festin ; ce qu'il y « avait de plus élégant était réuni pour la réception des « seigneurs voisins et redevanciers des dix-sept fiefs qui « relevaient de la terre de Montgobert. Mon père faisait don « de tous les prix destinés aux vainqueurs. Dès la pointe « du jour, on vit arriver et se répandre autour du château « les compagnies de l'arc, ayant en tête le vainqueur de « l'année, décoré d'un ruban bleu, et à ses côtés un fifre bien « faux et un mauvais tambour, ce qui ne les empêchait pas « de se présenter la tête haute et l'air content d'eux-mêmes.

« Aussitôt que je parus, mes anciens compagnons de gloire « et de plaisir me prièrent de me mettre à leur tête ; je me « parai de mes insignes, je pris en main mon arc et mes « flèches et, sans pouvoir me flatter d'être comparée à la « déesse dont je portais les attributs, j'allai saluer chaque « compagnie et leur adresser un mot obligeant. Je devais « leur paraître gracieuse, car j'étais heureuse : j'ai toujours « aimé la représentation et les cérémonies publiques. Nous « arrivâmes dans le plus grand ordre à l'église, où fut chanté « un Te Deum accompagné de la plus discordante musique. « De là, nous fûmes au but préparé pour la lutte. Les plus « âgés des chevaliers de ma compagnie eurent l'honneur de « tendre mon arc ; je lançai la première flèche et sans « atteindre tout à fait le but, je n'en fus pas très éloignée. « Après quelques applaudissements, je rentrai dans la société « pour admirer à mon tour l'adresse de ces braves gens dont « le coup d'œil est si sûr et la main si bien exercée.

« Ma sœur et moi furent chargées de distribuer les prix.

« Cette journée charmante se passa trop rapidement. Mon « père fit les honneurs avec cette grâce, cette noblesse qui « n'appartenaient qu'à lui ; c'était un roi adoré au milieu de « ses sujets. Ma mère, attentive, douce, bonne, ne voyait pas « si l'on pensait à elle, et s'occupait toujours de tout le « monde. Ma sœur, l'aimable souci, la compagne fidèle et « dévouée de mon heureuse jeunesse, semblait remercier tout « ce qui me fêtait ».

Peut-être est-il bon aussi d'évoquer les rapports de bon voisinage d'Antoine-Pierre Desplasse avec le duc d'Orléans ; voici ce qu'en a écrit sa fille : « mon père avait fait connaissance avec le duc d'Orléans par un procédé délicat qui lui « assura sa plus tendre bienveillance. La forêt de Villers-

« Cotterêts (qui appartenait au duc) bordait la terre de Montgobert et celles de beaucoup de seigneurs voisins. Un long laps de temps avait ensemencé d'arbres, un espace considérable ; les propriétaires réclamèrent une indemnité qui ne fut pas accordée. Las de suppliques inutiles, d'un commun accord, ils abattirent les arbres venus sur leurs terres. Le duc, furieux, intenta des procès qu'il perdit ; mais il fut instruit que M. Desplasse était le seul qui se fût abstenu de cet acte de propriété et que de plus, bien qu'ayant le droit de chasse à cors et à cris dans la forêt, une fois par an, il se contentait, pour ne pas perdre son privilège, d'assigner aux gardes du duc un rendez-vous au milieu des bois et ne s'y rendait jamais. Cette conduite lui valut l'accueil le plus amical ».

Antoine-Pierre Desplasse mourut en 1790 à l'âge de 68 ans « effrayé, nous rapporte sa fille, des progrès d'une révolution menaçante ». L'année suivante Montgobert était vendu. Le récit que fait Madame Lempereur de ses adieux à Montgobert est plein de mélancolie : « Je fus avec mon mari, ma mère et ma sœur à Montgobert pour y régler les affaires de succession. Quelle différence avec l'année d'avant ; tout paraissait mort autour de nous...

« Je quittai, pour ne le revoir jamais, ce séjour de mon enfance, de ma jeunesse, où tout avait été créé par mon père, où tout attestait ses goûts grandioses et nobles. Je visitai religieusement chaque endroit qu'il avait préféré... J'allais de là visiter la chapelle où le tableau de saint Pierre, son patron, décorait le fond de l'autel ».

Cependant Anne-Henriette Lempereur mena longtemps encore une vie fort mondaine et aussi fort mouvementée. Après avoir été toute petite fille embrassée par Louis XV et avoir un peu plus tard fréquenté les bals du duc d'Orléans elle côtoya par la suite tous les grands personnages des différents régimes sous lesquels elle a vécu : Marie-Antoinette, Necker, Madame Tallien, Joséphine de Beauharnais, Napoléon, la reine Hortense, Talleyrand, Madame Récamier, d'autres encore ; et à propos des uns et des autres ses mémoires sont pleins de petits faits intéressants. Mais après le retour des Bourbons elle se retira d'abord à Saint-Germain puis à Versailles où elle mena une vie paisible jusqu'à sa mort en 1851. Et c'est sur une note de philosophie désabusée qu'elle achève ses mémoires : « Rentrée dans ma vaste solitude où chaque pas me rappelait mes ambitions déçues, les projets de gloire anéantis, la beauté si vantée qui n'est plus, je me trouvais des heures entières livrée aux émotions d'une mémoire qui m'entraînait au milieu de ces célèbres personnages.

« Rentrée chez moi, si mon cœur se gonflait de l'abandon ou je me trouvais, si des larmes se faisaient jour à travers mes paupières pour rejeter tous les êtres qui ont contribué nombre d'années à mon bonheur et qui ne sont plus, je me disais : « Hélas ! voilà la vie ! » et la réflexion trop juste de Saint-Lambert me revenait à la mémoire : « Lorsque les

« années se succèdent pour nous, à un âge avancé, il ne reste
« plus rien à perdre que la vie ».

Tout cela est évidemment de la petite histoire mais ces modestes souvenirs d'enfance vécus au château de Montgobert et évoqués par la fille même de celui qui le fit construire méritaient d'être révélés.

Marc THIBOUT

*Conservateur en chef
du Musée des Monuments Français.*

Retour des cendres du Général Leclerc (Soissons-Montgobert)

Victor-Emmanuel Leclerc, Capitaine général de nos forces chargées de rétablir l'ordre à Saint-Domingue, mourut victime de l'épidémie de fièvre jaune le 2 novembre 1802.

Son corps, embaumé et bandé, la tête posée sur un coussin fait de l'entière chevelure de son épouse, fut placé dans des cercueils de cèdre et de plomb tandis que son cœur fut inséré dans une urne d'or sur laquelle la veuve éplorée de vingt-deux ans avait fait graver :

« Paullette Bonaparte, mariée au général Leclerc le 20
« prairial an 5, a enfermé dans cette urne son amour auprès
« du cœur de son époux dont elle avait partagé les dangers
« et la gloire. Son fils ne recueillera pas ce triste et cher
« héritage de son père sans recueillir celui de ses vertus ».

C'est le 1^{er} janvier 1803 que le « Swiftsure » qui ramenait le cercueil lourd de 900 livres parut en rade de Toulon. A ce moment le Premier Consul donna ses ordres pour le deuil officiel et pour les cérémonies funèbres qu'il voulait nationales. Des directives furent adressées à tous les évêchés de la République et l'on précisait que le convoi militaire, dirigé par le général Bruyère devrait être accueilli par les autorités et des salves de canon, depuis Marseille jusque Montgobert, le domaine que le défunt avait acheté en 1798 et qu'il avait désigné pour son dernier sommeil.

Tout ceci nous est fort bien rapporté par Frédéric Masson (Napoléon et sa famille), mais peu de précisions étaient connues sur les dernières étapes du convoi ; des procès-verbaux de délibérations, retrouvés grâce à Monseigneur